

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

Optimisme



Noël et la galette des rois nous ont permis de nous retrouver une fois encore, tant bien que mal.

Certes, une année s'ouvre avec des solitudes rendues plus insupportables par les difficultés physiques qui nous atteignent. Mais nous gardons sans doute des prisons et des camps une échelle des valeurs plus vaste que les autres, d'un côté supportant moins les injustices, les atteintes aux droits de l'homme, pour lesquelles nous nous sentons bien impuissantes pour agir en dehors de notre tout petit entourage ; de l'autre côté en sachant apprécier les petits bonheurs de la vie quotidienne : ne plus avoir mal aux pieds, ne pas pleurer un vase cassé ni même ce qu'il peut représenter, un rayon de soleil, une gourmandise, la carte d'une amie ou un coup de téléphone, une visite, le sourire d'un enfant...

Ceux dont nous devions être le « bâton de vieillesse » ont, hélas, peu à peu disparu. Maintenant c'est à nous d'avoir nos « bâtons de vieillesse » : canne ou parapluie bien sûr, mais bien entendu les jeunes surtout.

Les jeunes ont à faire face à bien des difficultés qui ne furent pas les nôtres, pour eux essentielles, même si elles nous apparaissent moins dramatiques. Ils ont leur style de vie que nous ne comprenons pas toujours. Nous acceptons qu'ils ne nous comprennent pas entièrement car l'affection, la tendresse, le respect réciproques sont là.

Si nous avons su, si nous savons transmettre aux jeunes que nous cotoyons cette part d'espérance et d'aspiration à participer à la vie de notre pays, nous n'aurons pas failli. En ce début d'année faisons le souhait de tenir bon. Notre souhait à toutes n'est-il pas de continuer ?

Denise Vernay

... Ochsenzoll – Padborg – Copenhague – Malmö...

A la fin d'avril 1945 nous nous trouvions, ma sœur Marie-Solange et moi, à Ochsenzoll, camp situé dans la banlieue de Hambourg. Les coups de canons (anglais ?), de plus en plus fréquents, suscitaient en nous espoir et crainte.

Le 30 avril après le déjeuner nous sommes rassemblées dehors – Les surveillantes semblent nerveuses, l'atmosphère est pesante – Le temps passe, on nous renvoie dans les blocks.

Le lendemain matin, 1^{er} mai, nouveau rassemblement, mais l'ambiance est différente, presque détendue. Au bout d'un moment, toujours en rangs par 5, escortées de nos sentinelles d'âge vénérable, nous franchissons la porte du camp pour rejoindre une sorte de RER dans lequel nous parcourrons une banlieue en ruines avec, ça et là, un arbre en

fleurs. Il y a ensuite une longue attente devant une petite gare. La neige se met à tomber, comme dans toute l'Europe du nord, paraît-il. Puis nous montons dans un train vieillot dont les banquettes nous semblent bien confortables.

Au milieu de la nuit, le train s'arrête, les sentinelles descendent sur le quai, nous les voyons aller et venir à la faible lueur de quelques lampadaires. Nous étions à Padborg, à la frontière danoise. Puis le train se met en marche, en laissant les sentinelles sur le quai.

Il nous a fallu un bon moment pour comprendre que nous étions libres. Nous n'avons vraiment réalisé que lorsque, au petit matin, la Croix-rouge est montée, apportant petits déjeuners et bouquets de fleurs...

Puis tout s'est enchaîné très vite : A Nyborg nous prenons le ferry-boat qui nous



6 JUIN 1945 sur le terrain d'aviation de Celle (Allemagne). Retour de Bergen-Belsen, en avion sanitaire : Junker 51. Debout à gauche : Françoise Archippe (27930) - A ses pieds : Guite Engelbert - Au fond, derrière Guite : Paulette Goubert (de Schoulenpikoff) (27704) - A droite, assise en avant, jambe étendue : Yvonne Reko (38983) - Assise, entre les deux turbans : Françoise Zavadil (Robin) (27570) - Et les autres ?

Photo prise par M. Marthelot de la mission française de rapatriement, communiquée par F. Robin.

40 P 4616

PAGE D'HISTOIRE

Le « transport noir » de Lublin, de février 1944

Le 3 février 1944 – le matin même de l'arrivée des 950 françaises « 27000 » à Ravensbrück – huit cents prisonnières, dont trente enfants, des malades, des femmes âgées, puis du tout venant pour arriver au chiffre prescrit, furent brutalement arrachées des Blocks et parquées au fond du camp pour un départ en transport. Depuis les enlèvements d'infirme, de malades dites incurables et de juives, du début de 1942, il n'y avait plus eu de « transport noir » à Ravensbrück, sauf les disparitions périodiques des « folles » par petits groupes de 40 à 70. Ce départ-là avait toutes les apparences d'un « transport noir » ou *Vernichtungstransport* (transport d'extermination) : le médecin-chef SS Trommer et le médecin du camp (*Lagerarzt*) SS Treite avaient assisté, en gare de Fürstenberg, à leur entassement dans des wagons à bestiaux, ce qu'ils ne faisaient jamais pour les départs vers les camps de travail. Le bruit courut au camp que ce transport partait en extermination au camp de Lublin-Majdanek. Parmi ces femmes se trouvaient environ 400 Polonaises, des Russes, des Allemandes, des Françaises et sans doute d'autres nationalités.

On sut plus tard, de différentes sources, que ces prisonnières n'ont pas été gazées à leur arrivée à Lublin : les chambres à gaz ne fonctionnaient plus en février 1944 dans ce camp. Les prisonnières furent entassées dans des Blocks sordides, sans soin et presque sans nourriture et la plupart moururent rapidement de « mort naturelle ». Cependant un petit nombre d'entre elles vivaient encore lors de l'évacuation de Lublin vers Auschwitz en avril 1944. (Combien ? Il est impossible de le savoir.) Certaines de ces survivantes réapparurent à Ravensbrück à la fin de janvier 1945 lors de l'évacuation d'Auschwitz, notamment quelques Allemandes, deux ou trois Françaises survécurent aussi à ce transport, nous ne savons pas exactement comment.

(Suite p. 1)

amène à Copenhague. De là, un bateau nous conduira en Suède, à Malmö le 3 mai.

Après quelques jours à Malmö où nous apprenons la fin des hostilités, nous sommes envoyées à la campagne. Les Suédois nous accueillent avec gentillesse, ne savent comment nous faire plaisir. Nous sommes logées dans une école en bordure d'un bois. La cuisine suédoise nous permet de retrouver les kilos perdus. Sur la balance de la gare (destinée à peser les colis) je passe même au-delà de mon poids actuel.

Notre séjour en Suède a duré deux mois et nous avons eu l'occasion, le 20 juin de vivre le jour le plus long en contemplant « le soleil de minuit ».

Le premier juillet, nous quittons l'aéroport de Malmö en avion militaire qui se posera, quelques heures plus tard, à Villacoublay.

Enfin la France.

Denise Rousseau-Villard
57912

Un cas particulier fut celui d'une Française, bien connue de ses camarades, Madame Yvonne Le Tac, dite « Noir-Orange », la mère des frères Le Tac et la belle-mère d'Andrée Le Tac, dit « Nourson », également à Ravensbrück. Madame Yvonne Le Tac, ancienne directrice d'école, était une petite femme solide et vigoureuse qui travaillait à Ravensbrück dans la colonne de la réfection des paillasses. Le matin du 3 février 1944, on vint la chercher à son travail pour la joindre au transport des huit cents. Il est vraisemblable que son dossier était marqué du fameux *Rückkehr unerwünscht* (le retour non souhaité), et que la direction du camp s'acquittait ainsi de la consigne qu'elle avait reçue de la police de la faire disparaître.

Madame Le Tac résista au régime de mort de Lublin et fut évacuée, quelques semaines plus tard, en avril 1944, à Auschwitz. Elle résista encore au régime d'Auschwitz, mais ne partit pas en évacuation le 18 janvier 1945 avec le reste du camp, car elle s'était cassé le bras en glissant sur la glace et se trouvait à l'infirmière. Elle fut ainsi libérée par les Russes et regagna Marseille par Odessa.

A Ravensbrück, c'est dès le mois d'août 1944 que l'on apprit que « Noir-Orange » se trouvait à Auschwitz. En effet, 35 Françaises, survivantes du convoi qui avait été dirigé le 24 janvier 1943 sur Auschwitz, ont été transférées à Ravensbrück le 4 août 1944, apportant la nouvelle que « Noir-Orange » avait été vue à Auschwitz.

Après la libération, le médecin du camp de Ravensbrück, le SS Dr Treite a reconnu à son procès qu'il avait organisé le départ du transport du 3 février pour Lublin, qu'il en avait reçu l'ordre des « hautes autorités » et qu'il savait que la plupart des femmes de Ravensbrück étaient mortes à Lublin avant l'évacuation vers Auschwitz.

Enfin parmi les documents retrouvés au camp de Lublin-Majdanek, on voit l'arrivée de ces 800 femmes de Ravensbrück au moment où d'autres transports de malades arrivent notamment de Dora et de Sachsenhausen, tout ce monde destiné à mourir rapidement.

Une tentative pour sauver douze femmes de ce transport fut entreprise par quelques camarades soviétiques, sous l'impulsion de Jewgenia Klemm. Elles firent passer au commandant du camp une protestation écrite qui resta sans réponse. Au cours d'un appel des 800 femmes sélectionnées, les douze femmes soviétiques réclamées par leurs compagnes furent sorties des rangs et rouées de coups. Jewgenia Klemm et son groupe élevèrent une seconde protestation, exigeant qu'on leur rende les douze femmes au nom de la Convention de Genève. Repoussées dans leur Block par des SS qui menaçaient de tirer, elles entraînèrent alors tout leur Block – 500 femmes de diverses nationalités – dans une grève de la faim qui dura deux jours, jusqu'au départ du malheureux transport.

Anise Postel-Vinay

CHRONIQUE DES LIVRES

Cinquantenaire...

En 1995 le cinquantenaire de leur libération a commandé une réflexion sur les camps. Deux sommes sont d'abord à signaler.

Publié par la FNDIRP un coffret de toile bleue renferme deux volumes de plus de trois cents pages chacun (1).

Le premier intitulé *La Déportation* est la réédition d'un ouvrage couronné en 1968 par l'Académie des Sciences morales et politiques. Conçu pour devenir « un monument du souvenir » et stigmatiser « une idéologie fondée sur le mépris de l'homme », ce livre regroupe sous différentes rubriques (mise en place du système, dénonciation des camps : camps nazis pour opposants... juifs... civils... russes... et camps japonais) une documentation variée.

La médiocrité des clichés pourrait décevoir. Ne nous restitue-t-elle pas cependant le trouble des opérateurs : audace furtive du concentrationnaire, stupeur du libérateur auxquelles s'oppose la maîtrise suffisante du SS ?

Parmi ce flot de documents devenus, hélas, familiers, quelques images ont conservé toute leur force tels ces presse-papiers confectionnés avec des têtes humaines réduites. C'est sur un dessin de Paul Colin : une femme crucifiée sur une croix gammée que se referme le livre, ponctué à chaque page ou presque par une interrogation cruciale : comment a pu si longtemps rester inconnue une telle accumulation de crimes et de géhennes ?

Le second tome intitulé *Le grand livre des Témoins* se présente comme un montage, hommage à la solidarité, appel à la vigilance.

Encadré par une préface de Marie-Claude Vaillant-Couturier et une postface de Lucie Aubrac, complété par un lexique et une bibliographie, un patchwork de lettres et de récits fait revivre depuis 1940 l'avancée de la répression nazie et la résistance à l'intérieur même des camps. Plus que les photographies présentées sans légende, ce sont six fusains – crématoire de Buchenwald... descente d'un wagon... – qui évoquent le face à face kaf-

kaïen entre des meurtriers ubuesques (surnommés King Kong, la Terreur, la Panthère...) et le détenu « debout malgré sa souffrance ».

Sous la direction de Jean Manson – auteur dans *Le Déporté* – pour la Liberté de « Chronique de ma lucarne » – FNDIR et UNADIF publient chez Plon un album soigné de deux cent cinquante trois pages : *Leçons de Ténèbres – Résistants et Déportés* (2). Le titre fait référence à l'Office des Ténèbres, rappel des souffrances du Christ, qui, dans la liturgie pascale, précède la joie et le triomphe de la Résurrection, d'où le parallèle avec le parcours des déportés résistants.

La préface est écrite par Maurice Schumann, lui qui reçut du Général de Gaulle la mission de franchir coûte que coûte les murailles de l'enfer laissées closes pour raisons sanitaires par le commandement américain. Deux de nos camarades : Geneviève de Gaulle, Germaine Tillion, font partie du comité d'honneur. Soulignée par des commentaires alliant précision et sensibilité, une riche illustration accompagne d'abord la présentation des différentes étapes jalonnant la période 1940-1945, puis une suite de témoignages sur la vie dans les principaux camps, dont Ravensbrück présenté par Jacqueline Fleury et Marie-Suzanne Binétruy, illustré par Violette Rougier-Lecoq.

Une annexe juxtapose au plan d'Auschwitz II – Birkenau, chronologie des années de guerre, bibliographie, lexique, index. A la qualité des illustrations, du graphisme, des témoignages, s'ajoutent la rigueur de la documentation et la précision du vocabulaire. D'où des formules-choc rappelant l'esprit de résistance et la solidarité qui vainquirent parfois l'enfer « où tout existait et le contraire de tout ».

Dirigé par F. Bédarida et L. Gervreau à l'occasion d'une exposition consacrée à la déportation par le Musée d'Histoire contemporaine *La déportation, le système concentrationnaire nazi* (3) introduit une approche scientifique de la question en ajoutant à la mémoire vivante des témoins la réflexion des historiens. Regroupés dans les rubriques habituelles – système concentrationnaire, solution finale, libération et retour – trente-sept articles d'une trentaine de spécialistes relevant de huit nationalités apportent chacun un complément d'information. Ainsi sont traités la résistance des Témoins de Jéhovah, l'historique des chambres à gaz, les médias et la découverte des camps, la postérité des camps en zone soviétique et Allemagne de l'Est... La réflexion s'élargit encore avec des développements touchant l'architecture des camps et son symbolisme, la présentation des camps dans les manuels scolaires français et allemands, le rôle de l'art face à la déportation.

Deux ouvrages plus modestes relèvent d'une démarche originale.

« Pour pérenniser le souvenir des camarades et dresser la vérité face au mensonge » la Fondation pour la Mémoire de la Déportation et l'Amicale de Neuengamme publient *Mémorial des Français et des Françaises Déportés au camp de concentration de Neuengamme et dans ses Kommandos* (4) soit, après un bref recensement des kommandos, une liste de dix mille détenus : Français auxquels sont joints les étrangers déportés depuis la France et Françaises détachées de Ravensbrück. Sont donnés lieu et date de naissance, d'arrestation, de libération, décès ou disparition. L'histoire y trouve son compte, mais aussi l'émotion lorsque nous y découvrons le nom d'un camarade dont nous étaient jusqu'alors connus l'engagement et le destin mais non le parcours.

gique et des cartes, entendent faire connaître, à travers « ce désordre de courage » l'histoire d'un territoire voué à l'honneur « par sa configuration et la proximité des frontières ». En témoignent citations et décorations décernées aux différentes localités : huit médailles de la Résistance sur dix-sept au plan national, deux croix de la Libération sur quatre au plan national, cent quatorze Croix de guerre, une Légion d'Honneur attribuée à Lyon.

Complété par une liste des musées de la Résistance en RI, l'ouvrage ne se veut pas un livre d'histoire, mais seulement une incitation à la découverte et à l'interrogation.

Marie-Suzanne Binétruy

Dans *Les Pierres de la mémoire, la Résistance en RI Rhône-Alpes* (5) Albert-Oriol-Maloire, de l'armée secrète de la Loire – aidé par « les Associations départementales issues de la Résistance et de la Déportation de l'Ardeche » et par le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants – passe en revue plaques et monuments commémoratifs érigés dans cette région. Pour chacun des neuf départements concernés de nombreuses reproductions en noir ou couleurs des plaques, stèles, inscriptions, complétées par des photographies de la période 1940-1944, par un tableau chronolo-

(1) Les 2 tomes :

I. *La Déportation*, 1967 réédité en 1995 ;

II. *Le grand livre des Témoins*.

Ed. FNDIRP, Paris, Coffret personnalisé 2 800 FF, et Coédition FNDIRP – Ramsay, Paris, brochés, 120 FF.

(2) FNDIR-UNADIF, sous la direction de Jean Manson, 1995, *Leçons de Ténèbres – Résistants et Déportés*. Plon, Paris, 256 p., 160 FF.

(3) Sous la direction de Bédarida F. et Gervreau L., 1995, *La Déportation – Le système concentrationnaire nazi*. Diffusion : La Découverte/SODIS, Paris, 312 p., 250 FF.

(4) Amicale de Neuengamme, 1995, *Mémorial des Français et des Françaises Déportés au camp de Neuengamme et dans ses Kommandos*. Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Paris, 120 FF.

(5) Oriol-Maloire, Albert, 1993, *Les pierres de la mémoire – La Résistance en RI – Rhône-Alpes*. Ed. Martelle, Amiens, 272 p., 240 FF.

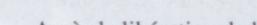
Des enfants ont été sauvés...

Les anciennes de Ravensbrück ont connu les efforts conjugués de toutes les concentrationnaires pour sauver les enfants, en particulier ceux de nos camarades du Revier (voir pp. 202-219 dans *Les Françaises à Ravensbrück*, paru chez Gallimard en 1965).

Des livres sur ce thème paraissent toujours, exprimant l'infinie détresse des nombreuses victimes, décrivant les moyens mis en œuvre de toute part pour arracher les enfants à leur sort et le courage de leurs sauveteurs.

Vivette Samuel, dans *Sauver les enfants* (1), retrace avec clarté, simplicité et talent la longue chaîne clandestine, aux maillons très serrés, que constitua l'OSE (Œuvre de secours aux enfants) dès les premières rafles. Et cela pour faire évader des enfants déjà internés, leur trouver un lieu d'accueil, – au péril des hôtes généreux –, maintenant au prix de mille dangers un lien affectif avec ces enfants cachés à l'identité changeante, assurant leur scolarité avec une opiniâtreté sans faille, ou leur passage vers l'étranger. Le lecteur pourra suivre en même temps la trame de la vie généreuse de Vivette Samuel, volontaire dès 1941 pour porter assistance aux internés du camp de Rivesaltes, et étroitement mêlée à ces opérations de sauvetage, puis qui fut un temps l'assistante sociale de l'ADIR.

La préface de l'ouvrage, rédigée par l'aînée de ses petites-filles se termine par cet hommage « Au courage fou et à la volonté de ceux qui ont osé comprendre que la séparation seule pouvait garantir la vie et qui ont tout fait pour sauver les enfants. »



Après la libération de la France et celle des camps de concentration, l'OSE prend en charge les enfants rescapés et le plus souvent orphelins, tente de retrouver des membres de leur famille susceptibles de les accueillir, ouvrent des maisons d'enfants pour élever et éduquer les autres.

Parmi eux, sont accueillis en France 247 survivants de Buchenwald. Miriam Rouveyre (2), jeune journaliste et interprète, nous livre le fruit de son enquête sur le millier d'enfants et d'adolescents qui furent sauvés, en tout premier lieu, par de vieux internés allemands du camp. C'est une histoire terrifiante. Elle commence par la prise du pouvoir interne par les « politiques » détenu jusqu'alors par les « droits communs », au prix d'une lutte sans merci et se poursuit par la création, à l'été 1943, du Comité international illégal. Là, comme à Térézine, une école clandestine est créée ; deux blocks sont réservés aux jeunes.

Tous les déportés qui participèrent à cette action augmentèrent considérablement les risques de mort et nombreux y succombèrent. Puisées essentiellement aux sources communistes, (ce sont eux qui prirent en charge ce sauvetage), les références sont sérieuses, le ton dépouillé, et l'on reste saisi de respect et d'admiration pour les ressources humaines face à la barbarie nazie la plus totale, gages d'espérance.

Le prix Mémoire de la Choa, décerné en novembre dernier, a retenu, à juste titre, ces deux ouvrages, expressions complémentaires d'un même impératif : tout faire pour assurer la survie des enfants.



« Surtout les enfants... », tel est le titre du numéro de septembre-décembre 1995 du *Monde juif* (3). A l'instar des volumes précédents, il donne la parole, cinquante ans après, aux enfants rescapés, à leurs sauveurs ; il apporte des documents établissant l'histoire des structures mises en place par les organisations clandestines juives et chrétiennes pour déjouer la chasse aux jeunes menée par les autorités d'occupation. Cet ensemble de témoignages et de pièces d'archives est un exemple de la cohabitation réussie d'histoire orale et d'apport à l'histoire tout court, enrichie par le vécu quotidien.



Le livre de Marie Cadras, *Les enfants de la tourmente* (4), est édité par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation avec les éditions Agraphein. L'auteur a eu le courage d'interroger la mémoire de fils ou fille dont un des parents, pendant les années noires, a soudain disparu, fusillé ou déporté : après une

brève évocation de la situation familiale, Marie Cadras restitue l'émotion de ces enfants dont le père – c'est le plus souvent le cas – a disparu soudainement, puis leur attente, pour finalement apprendre qu'il ne reviendra pas.

Autre approche encore, le petit ouvrage destiné aux enfants de 13 à 16 ans, publié par l'Ecole des loisirs *Voyage à Pitchipoï* (5). Jean-Claude Moscovici tente de livrer ses impressions d'enfant alors âgé de 6 ans, fuyant, caché, arrêté, interné à Drancy où il fut libéré avec sa petite sœur de 4 ans avant le grand départ pour Pitchipoï d'où leur père ne reviendra. A lire avant de savoir si vous souhaitez par cet intermédiaire initier vos petits-enfants ou arrière-petits enfants à la tragédie que vivent les jeunes juifs sous l'occupation.

Les parutions, de valeur inégales, sont trop nombreuses pour que *Voix et Visages* puisse rendre compte de toutes. Pour information cependant les rééditions de : *Le commandant d'Auschwitz parle*, de Rudolf Hoess, publié pour la première fois en 1959 depuis longtemps épuisé, avec une préface de Geneviève Decrop par les éditions La découverte (125 FF), ainsi que celle de *L'homme et la bête* de Louis Martin-Chauffier dans la collection Folio de Gallimard, un grand classique (26,50 FF).

Denise Vernay

(1) Vivette Samuel, *Sauver les enfants*. Ed. Liana Levi, Paris, 1995, 240 p., 140 FF.

(2) Miriam Rouveyre, *Enfants de Buchenwald*. Ed. Juilliard, Paris, 1995, 186 p., 125 FF

(3) *Le Monde juif*, « Surtout les enfants... ». Ed. CDJC, n° 155, Paris, sept.-déc. 1995, 268 p., 65 FF.

(4) Marie Cadras, *Les enfants de la tourmente*. Ed. FMD et Agraphein, Paris, 1995, 336 p., 120 FF.

(5) Jean-Claude Moscovici, *Voyage à Pitchipoï*. Ed. L'école des loisirs, Paris, 1995, 132 p., 44 FF.

« Les oublier serait trahir »

C'est sous ce signe qu'un hommage exceptionnel a été rendu, le 22 novembre dernier, aux anciennes élèves du lycée Edgar-Quinet mortes pour la France lors de la guerre 1939-1945.

Certes, dans tous les établissements d'enseignement, on trouve près de l'entrée une plaque au nom des morts de la guerre, plaque devant laquelle une petite cérémonie se déroule tous les 11 novembre. Mais dans ce lycée du IX^e arrondissement de Paris, encore « Ecole primaire supérieure » au moment de la guerre, les Anciennes élèves ont consacré un après-midi entier au souvenir de leurs mortes, les unes tuées dans des bombardements, les autres mortes ou assassinées à Auschwitz et Ravensbrück. Le film de William Karel, *Contre l'oubli*, rediffusé le 18 décembre 1995 sur France 2, a été projeté devant une salle remplie d'élèves, d'anciennes élèves et d'anciens déportés, en présence du député-maire du IX^e, Gabriel Kaspereit, ancien de la 2^e DB, et de diverses personnalités. On entendit ensuite la chorale du lycée chanter – sur un beau rythme de marche bien enlevé – le *Chant des Partisans*, puis le *Chant des Marais*. Enfin une élève lut le célèbre poème d'Aragon, *La rose et le réséda* qui commence par ces fameux vers :

« Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas ».

Que pouvait-on trouver de plus émouvant que la lecture d'un poème quand on pense que parmi les mortes d'Edgar Quinet se trouvaient les frêles sœurs Tambour qui ont laissé à leurs compagnes de Ravensbrück un souvenir extraordinaire : Germaine, soutenant sa sœur Madeleine malade, l'aide à grimper sur une table. Madeleine, comédienne au théâtre de l'Atelier, se met à déclamer des vers... Corneille, Péguy, Franc-Nohain... Le camp disparaît dans un nuage, les prisonnières sont transportées dans la France éternelle.

Lors de cette cérémonie du 22 novembre, l'une des nôtres évoqua ce souvenir. Elle rappela aussi comment l'appartement des « Petites Tambour » fut transformé, de 1941 à 1943, en PC du réseau Prosper et comment, à Ravensbrück, Madeleine partit volontairement rejoindre sa sœur dans le terrifiant petit camp de transit du Jugendlager, où elles ont dû subir ensemble l'ultime sélection pour la chambre à gaz. Nul ne les revit.

Dans une galerie du lycée était installée une exposition où l'on pouvait voir notamment des photos de Germaine et Madeleine Tambour, la photo de la plaque apposée sur leur immeuble, ainsi que les dessins si évocateurs de Violette Lecoq.

On imagine le travail de recherche et d'organisation qu'a dû demander cet hommage ! Chacun en fut profondément reconnaissant à l'Association des Anciennes élèves du lycée Edgar Quinet.



Photo extraite de « Sauver les enfants ». Collection personnelle de l'auteur, avec l'autorisation des éditions LIANA LEVI.

Un groupe d'enfants libérés à Rivesaltes en 1942

IN MEMORIAM

JEANNE DAVESNE



C'est à l'âge de 90 ans que Jeanne Davesne, pour nous Zette, nous a quittées le 1^{er} janvier 1996.

Elle était l'une des trois filles d'un peintre montmartrois, membre du jury des Salons de peinture du Grand Palais. Elevée dans un fond esprit familial et dans le culte de la patrie, son amour de la France avait naturellement vibré à l'appel du général de Gaulle et motivé, à la suite de René, son cher mari, alors directeur de l'EDF à Méru dans l'Oise, leur engagement dans la Résistance.

C'est beaucoup plus tard que nous avons découvert notre mutuelle appartenance aux réseaux Buckmaster destinés à l'hébergement des aviateurs alliés tombés sur notre sol, pendant l'attente de la formation des convois chargés de leur rapatriement au combat par l'Espagne – ainsi que des agents et munitions parachutés par les Anglais.

Arrêtée par la Gestapo en même temps que son mari le 24 juin 1943, Zette fut dirigée sur Fresnes puis Romainville. C'est à Compiègne que nous nous sommes rencontrées vers la fin de décembre 1943 pour ne plus nous quitter jusqu'à notre retour à Paris le 25 mars 1945. Nous sommes ensemble à Ravensbrück au Block 22, pendant la quarantaine du convoi des 27000 et les premières semaines de travaux forcés, puis, à partir du 15 avril 1944, au Sonderkommando d'Holleischen (Sudète) dépendant de Flossenbürg, aux Block 2 et 1. Et c'est encore ensemble à l'atelier 137 de la poudrerie voisine que nous sommes employées douze heures par jour, une semaine de jour, une semaine de nuit, au travail à la chaîne pour l'équipement en explosifs et la mise en caisse de petits obus destinés à la DCA allemande du front italien.

Zette participe alors activement à nos sabotages collectifs, parfois naïfs, mais suffisamment constants et efficaces pour limiter très sensiblement le rendement de la poudrière et motiver, hélas ! la pendaison à Flossenbürg de trois de nos camarades peu de temps avant notre libération.

Ni le travail harassant, ni la faim, ni le froid terrible qui sévissait en hiver sur les derniers contreforts des monts de Bohême, n'eurent jamais raison du courage, de la bonté, de la générosité, voire de la gaieté, de Zette, soucieuse avant tout de soutenir le moral de ses sœurs de misère. Toujours propre et nette dans ses hardes rayées ; elle nous incitait, par son exemple, à ne jamais céder à la déchéance physique et morale voulue et organisée par le système concentrationnaire.

Nous nous sommes retrouvées par hasard à Paris dans le métro quelques mois après notre retour de déportation et c'est alors que j'ai fait la connaissance de René, son mari, revenu par miracle de l'enfer du tunnel de Dora auquel sa

qualité d'ingénieur électricien l'avait fait désigner à Buchenwald. Présentés tous deux à mon frère et à ma belle-sœur, ils ont désormais partagé nos peines et nos joies familiales.

René nous ayant quitté brutalement en juillet 1961, Zette, a continué seule et sans relâche, leur étroite collaboration aux organismes d'anciens combattants de la région parisienne et leurs contacts réguliers avec les représentants des réseaux Buckmaster. Ce sont d'ailleurs ces différentes activités accomplies en dépit de fréquents et douloureux accidents de santé, qui lui valurent de recevoir la Croix de Commandeur dans l'ordre du Mérite. Elle était déjà Officier de la Légion d'Honneur, Croix de guerre avec palme et médaille de la Résistance.

Zette était profondément attachée à notre ADIR et nous pouvons être fière d'avoir eu parmi nous une Française de cette qualité.

Jeannette l'Herminier

YVONNE LE FOUR



En décembre dernier à Chuelles, nous étions venues nombreuses rendre un dernier hommage à Yvonne Le Four, notre amie, notre sœur. Sœur de Résistance, sœur de misère qui a donné à tous l'exemple d'une grande Française.

Agée de 32 ans en 1940, elle avait commencé la résistance dès le début de l'invasion allemande car, venant d'Alsace, elle ne pouvait pas supporter l'occupation de son pays. Elle est entrée dans le réseau « Prosper », dépendant du SOE (Service de renseignements anglais de l'organisation Buckmaster). Après l'arrestation du responsable de ce réseau, elle reprend seule la direction des opérations à Angers et à Nantes, organise les parachutages, recrute des groupes de combat et continue à assurer les liaisons avec Paris qui, seul, conserve les rapports radio avec Londres. Elle montrera en toutes circonstances, même les plus tragiques, un sang froid admirable, allant jusqu'à faire évader des prisonniers anglais en bernant les Allemands.

A la mi-juin 1943 le réseau est complètement décimé, Yvonne doit, pour continuer son action, changer d'aspect, elle devient brune avec des lunettes. Elle rejoint Paris, et c'est là qu'en août 1943 elle est arrêtée par la Gestapo et mise en face de toute la correspondance tapée de ses propres mains et interceptée par la police allemande grâce à la complicité d'un agent double. De Paris, elle est transférée à la prison d'Angers où elle aperçoit un membre de son réseau agonisant sur un brancard. Déportée à Ravensbrück dans le convoi des 27000, elle partira pour le Sonderkommando d'Holleischen, en Tchécoslovaquie. Dans ce petit camp, aux pieds du quadrilatère bohème, où la température au cours de l'hiver 1944-45 a oscillé pendant près de deux mois entre - 25° et - 32°, elle nous par-

lait bien souvent de ses trois enfants... Son angoisse pour eux s'ajoutait à ses souffrances.

A son retour, il lui a fallu encore faire preuve d'un courage immense pour rassembler les lambeaux de sa famille écartelée : ses deux fils étaient là mais sa fille Anne, âgée de 18 ans, était morte pour la France. Elle reconstruit un foyer, une autre fille est née, mais son mari, lui-même ancien de Buchenwald, meurt quelques mois plus tard.

Pourtant sa maison et son cœur restent ouverts, avec une gentillesse constante, à toutes les anciennes déportées qui gardent le souvenir très vif de son accueil à Montbazin à l'ambiance si chaude et si réconfortante. Nous étions plusieurs « anciennes J3 », mais je crois qu'Yvonne était la plus jeune d'entre nous par l'esprit et le cœur.

En 1995 elle avait encore pu se rendre en Tchécoslovaquie, dans ce camp de Holleischen où, après tant de souffrances, la libération était enfin venue rompre nos chaînes. Nous l'avons revu ensemble, cinquante après, avec une profonde émotion en pensant à toutes celles qui avaient disparu, aux pendues de Flossenbürg, aux malades, et aussi aux Russes et aux Polonaises qui avaient partagé notre vie de bagnardes. Yvonne était très fatiguée mais avait tenu à faire une fois encore ce pèlerinage.

Le grade de capitaine, la Croix de guerre, la Médaille de la Résistance et, depuis de nombreuses années, le grade de Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur étaient venus reconnaître sa participation à la libération de la France et tous, ses enfants et petits-enfants peuvent être fiers de leur mère ou grand-mère.

Yvonne, notre chagrin est immense à l'idée de ne plus te voir, de ne plus entendre ta voix, mais ton souvenir restera toujours vivant dans nos coeurs. Au revoir. Du paradis des gens de cœur et des héros, je suis sûre que tu veilleras toujours sur nous.

Madeleine Moreau-Tourrette

En souvenir de JADJA WILEZENSKA récemment décédée en Pologne

En relation directe avec le groupe des Françaises, il y eut aussi des Polonaises admirables sur lesquelles l'opinion de mes compatriotes font l'unanimité, en particulier notre chère Jadja, Stubova du Block des NN, douce, silencieuse, efficace et brave, travaillant du matin au soir comme une petite souris pour faire régner un maximum d'ordre, de justice et de propreté : Extrait du livre Ravensbrück, de Germaine Tillion, Le Seuil, 1988, p. 189.

Je l'ai rencontrée à plusieurs reprises notre chère Jadja, en Savoie, puis en Pologne chez ses amis Chaweski qui ont su l'entourer jusqu'au bout. Elle nous a quittées fin décembre 1995, à l'âge de 87 ans. Depuis son retour des camps elle avait mené courageusement une vie difficile, perdant successivement sa sœur, son mari et sa seule famille, son neveu parti en Suède.

Linette Streisguth

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le vendredi 22 mars 1996

au JARDIN DE LA GARE

48, boulevard de Bercy, 75012 Paris

Tél. (1) 43 40 82 48 - Métro « Gare de Bercy » - Bus 24

14 h - Accueil

14 h 30 - Assemblée générale et élections

Invité : M. l'Ambassadeur Stéphane Hessel
18 h 30 - Ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe

19 h 30 - Dîner au Jardin de la Gare (prix 220 F).

Transports assurés par autobus.

ÉLECTIONS

Membres sortants et rééligibles :

Mmes Anthonioz, Charpentier, Fleury, L'Herminier, Mella, Vernay.

Nouvelles candidatures :

Michèle Agniel, Line Handschuh.

A noter : Nous n'avons pas fait « le plein » du Conseil d'Administration,
2 places étaient encore à pourvoir....

COTISATION ET POUVOIR

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1996 auprès de leur déléguée, ou de l'ADIR (CCP 5.266-06 D) et si besoin, de remettre ou d'envoyer leur pouvoir.

Pour le déjeuner, inscription auprès de l'ADIR obligatoire

Mort de HERMANN LANGBEIN ancien déporté

Cet écrivain autrichien, né en 1912, avait commencé sa carrière politique en s'engageant en 1938 dans les Brigades Internationales, aux côtés des Républicains Espagnols. Il fit partie du flot des réfugiés espagnols qui, en 1939, passèrent les Pyrénées et furent internés au camp de Gurs, près de Pau. Hélas, c'est là que la Gestapo vint le chercher en 1941 pour l'envoyer en camp de concentration en Allemagne : seize mois à Dachau, deux ans à Auschwitz et quelques mois à Neuengamme.

Deux des livres de Hermann Langbein ont été traduits en français : *Hommes et femmes à Auschwitz* (Fayard, 1975) et *La résistance dans les camps de concentration* (Fayard, 1981). C'est lui qui, après que nos camarades Serge Choumoff et Jean Gavard l'en eurent prié, entreprit de réunir quelques anciens déportés de plusieurs pays pour rassembler une documentation rigoureuse sur les assassinats par gaz dans l'Allemagne nazie. Cette documentation, pour laquelle l'ADIR, avec d'autres associations françaises, a apporté son aide financière, a paru en français en 1988 sous le titre *Les chambres à gaz, secret d'Etat*, aux éditions de Minuit.

Depuis Hermann Langbein a continué d'écrire d'innombrables articles et il s'est entièrement consacré à l'information des professeurs autrichiens sur le système concentrationnaire, avec l'aide du ministère autrichien de l'Education. Il fit aussi de nombreuses conférences à l'étranger, y compris en France. Sa grande rigueur morale, sa finesse, sa modestie en avaient fait pour nous un ami cher. Et nous perdons en lui non seulement un ami, mais l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître ce qui se passait dans le secret des camps.

Anise Postel-Vinay

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous informer du décès de nos camarades :

Paulette Hauser (27711), Nantes, en juillet 1995 ;

Emilienne Thévenet (39006), Rilleux-la-Pape, octobre 1995 ;

Renée Géninet (27888), Veretz, le 30 novembre 1995 ;

Yvonne Le Four, Chuelles, le 2 décembre 1995 ;

Renée Dissart, Clermont-Ferrand, le 4 décembre 1995 ;

Emilienne Deschamps (35200), Cesson-Sévigné, le 21 décembre 1995 ;

Paulette Petro (Aix-en-Provence), le 25 décembre 1995 ;

Madeleine Laurent-Courtaud (Abo) (27000), Cerisiers, décembre 1995 ;

Marguerite Badet (36000), Paris, décembre 1995 ;

Yvonne Barge, Thiers, 1995 ;

Jeanne Davesne (27368), Enghien-les-Bains, le 1^{er} janvier 1996 ;

Lucienne Santus, Paris, le 4 janvier 1996 ;

Marie-Antoinette Marie (79995), Angers, le 29 janvier 1996 ;

Madeleine Commont, Paris, le 31 janvier 1996 ;

Adèle Chatel-Louroz (27000), Annemasse, janvier 1996 ;

Suzanne Lebordais, Cannes, janvier 1996.

Annie Fayet (27397-58852), Romagnat, a perdu son mari en décembre 1995 ;

Lucie Morice (51427), Fontenay-sous-Bois, a perdu son fils Roger, le 20 janvier 1996.

DÉCORATIONS

Betty Jegouzo, Paris, a été promue au grade d'Officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

Catherine Storck, St-Etienne, a été nommée Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

Toutes nos félicitations à Jacques et Geneviève Dominjon (57816), de Fontainebleau, qui ont fêté récemment leurs noces de diamant !

INFORMATION

La prochaine messe de

l'UNION CHRÉTIENNE
DES DÉPORTÉS,
INTERNÉS ET FAMILLES

sera célébrée par son président le R.P. Jacques Sommet, le dimanche 31 mars 1996 à 10 h 30 au Foyer Sacerdotal, 1, rue Jean-Dolent, 75014 Paris (métros St Jacques ou Glacière).

Ceux qui le désirent pourront déjeuner ensemble au Libre-Service proche : le FIAP Jean-Monnet, 30, rue Cabanis, 75014 Paris.

Société des Amis de l'ADIR

A la demande de lecteurs souhaitant recevoir *Voix et Visages* nous signalons que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin.

Cotisation minimum : 120 F.

Établir le chèque au nom de :
Société des Amis de l'ADIR,
241, Boulevard Saint-Germain,
75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement
à la Commission paritaire : 31 739
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 2023